

## Hannah Arendt, Eichmann à Jerusalem (EXTRAITS)

### II

« Pendant tout le procès, Eichmann essaya, sans grand succès, de clarifier cette deuxième partie de sa justification : « Non coupable au sens de l'accusation. » L'accusation supposait non seulement qu'il avait agi intentionnellement – ce qu'il ne niait pas ; mais aussi que ses mobiles avaient été abjects et qu'il avait parfaitement conscience de la nature criminelle de ses actes. En ce qui concerne les « mobiles abjects », il était persuadé qu'au plus profond de lui-même il n'était pas ce qu'il appelait un *innerer Schweinehund*, un véritable salaud ; quant à sa conscience, il se souvenait parfaitement qu'il n'aurait eu mauvaise conscience que s'il n'avait pas exécuté les ordres – ordres d'expédier à la mort des millions d'hommes, de femmes et d'enfants, avec un grand zèle et le soin le plus méticuleux. De l'aveu général, tout cela était difficile à accepter. Une demi-douzaine de psychiatres avaient certifié qu'il était « normal ». « Plus normal, en tout cas, que je ne le suis moi – même après l'avoir examiné », s'exclama l'un d'eux, paraît-il, tandis qu'un autre découvrit que l'ensemble de son attitude psychologique, son comportement à l'égard de sa femme et de ses enfants, de son père et de sa mère, de ses frères, sœurs et amis, étaient « non seulement normaux mais tout à fait recommandables » – enfin le pasteur qui lui rendait visite régulièrement en prison, à l'issue des délibérations de la Cour suprême qui firent suite à son appel, rassura tout le monde en déclarant qu'Eichmann était « un homme qui a des idées très positives ». Mais derrière la comédie des experts en âme humaine, il y avait un fait incontestable : Eichmann n'était pas fou au sens psychologique du terme et encore moins au sens juridique. (Les révélations récentes de M. Hausner dans le *Saturday Evening Post*, concernant « des éléments qu'il ne pouvait divulguer pendant le procès », vont à l'encontre des informations répandues officieusement à Jérusalem. Les psychiatres, nous dit-on maintenant, auraient prétendu qu'Eichmann était « un homme obsédé par un désir dangereux et insatiable de tuer », qu'il avait « une personnalité perverse et sadique ». Dans ce cas, sa place aurait été dans un asile d'aliénés.) Pire, ce n'était sûrement pas un cas de haine morbide des Juifs, d'antisémitisme fanatique, ni d'endoctrinement d'aucune sorte. Lui, « personnellement », n'avait jamais rien eu contre les Juifs ; au contraire, il avait de nombreuses « raisons personnelles » de ne pas les haïr. Il y avait, certes, des antisémites fanatiques parmi ses amis les plus proches, par exemple, Laszlo Endre, secrétaire d'État responsable des affaires politiques (juives) en Hongrie, qui fut pendu à Budapest en 1946 ; mais, d'après Eichmann, ce n'était rien de plus que quelque chose du genre « certains de mes meilleurs amis sont des antisémites ». »

### III

« La police interrogea Eichmann du 29 mai 1960 au 17 janvier 1961. Le texte allemand de l'interrogatoire de police dactylographié, dont chaque page fut corrigée et approuvée par Eichmann, est une véritable mine pour un psychologue – à condition qu'il ait la sagesse de comprendre que ce qui est horrible peut non seulement être ridicule, mais aussi franchement comique. Une partie de cette comédie ne peut pas être transcrite en anglais, car elle concerne la lutte héroïque d'Eichmann avec la langue allemande, dont il sort toujours vaincu. On rit quand il parle, *passim*, de « mots ailés » (*geflügelte fVorte*, une expression familière allemande pour les citations célèbres de la littérature classique) alors qu'il veut dire « expressions toutes faites », *Redensarten*, ou « slogans », *Schlagworte*. On a ri quand, pendant le contre-interrogatoire concernant les documents Sassen, il employa les mots « *kontra geben* » (un prêté pour un rendu) pour indiquer qu'il avait résisté aux tentatives de Sassen de rendre son récit plus vivant ; le juge Landau, qui semblait tout ignorer des jeux de cartes, ne comprenait pas, et Eichmann n'arrivait pas à trouver une autre formule. Vaguement conscient du défaut qui avait déjà dû lui empoisonner l'existence même à l'école – c'était en fait un cas bénin d'aphasie – il s'excusa en disant : « Le langage administratif (*Amtssprache*) est mon seul langage. » Mais ce qu'il faut remarquer ici, c'est que le langage administratif était devenu son langage parce qu'il était réellement incapable de prononcer une seule phrase qui ne fût pas un cliché. (Étaient-ce ces clichés que les psychiatres considéraient si « normaux » et « souhaitables » ?

Sont-ce là les « idées positives » qu'un pasteur désire trouver dans l'âme de ceux dont il a la charge spirituelle ? (...)

Certes, les juges avaient raison lorsqu'ils finirent par dire à l'accusé que tout ce qu'il avait dit était du « bavardage creux » – si ce n'est qu'ils pensaient que ce « creux » était feint et que l'accusé voulait dissimuler d'autres pensées qui, bien que hideuses, n'étaient pas creuses. Une telle supposition ne tient pas si l'on considère la remarquable constance avec laquelle Eichmann, malgré sa mauvaise mémoire, répétait mot pour mot les mêmes expressions toutes faites et les mêmes clichés de son invention (lorsqu'il parvenait à construire une phrase lui-même, il la répétait jusqu'à ce qu'elle devînt un cliché) chaque fois qu'il faisait allusion à un incident ou à un événement important pour lui. Qu'il écrivît ses mémoires en Argentine ou à Jérusalem, qu'il s'adressât à l'officier de police qui l'interrogeait ou au tribunal, il disait toujours la même chose, avec les mêmes mots. Plus on l'écoutait, plus on se rendait à l'évidence que son incapacité à parler était étroitement liée à son incapacité à *penser* – à penser notamment du point de vue de quelqu'un d'autre. Il était impossible de communiquer avec lui, non parce qu'il mentait, mais parce qu'il s'entourait du plus efficace des mécanismes de défense contre les mots et la présence des autres et, partant, contre la réalité en tant que telle. »

« Est-ce là un cas d'école de mauvaise foi, d'automystification mensongère combinée à une extrême stupidité ? Ou est-ce simplement un cas de criminel qui ne se repent jamais (dans son journal, Dostoïevski rapporte qu'en Sibérie, parmi des dizaines d'assassins, de violeurs et de cambrioleurs, il n'a jamais rencontré un seul homme qui reconnût avoir mal agi), qui ne peut pas se permettre d'affronter la réalité parce que son crime en est devenu partie intégrante. Pourtant le cas Eichmann n'est pas celui du criminel ordinaire qui ne peut parvenir à se protéger de la réalité d'un monde non criminel que dans les limites étroites de son gang. Pour se persuader qu'il ne mentait ni aux autres ni à lui-même, Eichmann n'avait qu'à évoquer le passé, car il y avait eu autrefois une parfaite harmonie entre lui et le monde dans lequel il vivait. Et cette société allemande, qui comptait quatre-vingts millions d'âmes, s'était défendue, elle aussi, contre la réalité et contre les faits avec exactement les mêmes moyens, la même automystification, les mensonges et la stupidité, qui étaient maintenant enracinées dans l'esprit d'Eichmann. Ces mensonges changeaient d'année en année, et se contredisaient souvent ; en outre, ils n'étaient pas nécessairement les mêmes pour les différentes branches de la hiérarchie du parti ou pour le peuple en général. Mais la pratique de l'automystification, qui était quasiment une condition morale de la survie, était devenue tellement courante que, même aujourd'hui, dix-huit ans après l'effondrement du régime nazi, alors que la plus grande partie du contenu exact de ses mensonges a été oubliée, il est parfois difficile de ne pas croire que le mensonge est devenu partie intégrante du caractère national allemand. »

« Malgré tous les efforts de l'accusation, tout le monde pouvait voir que cet homme n'était pas un « monstre » ; mais il était vraiment difficile de ne pas présumer que c'était un clown. Et comme une telle présomption aurait été fatale à toute l'entreprise, comme il était aussi assez difficile de la soutenir vu les souffrances qu'Eichmann et ses semblables avaient infligées à des millions de personnes, ses pires clowneries passèrent quasiment inaperçues et l'on n'en rendit jamais compte. Que pouvait-on faire avec un homme qui déclara tout d'abord, avec une grande emphase, que la seule chose qu'il avait apprise au cours d'une vie mal vécue était qu'il ne faut jamais prêter serment (« Aujourd'hui, aucun homme, aucun juge ne pourrait jamais m'amener à prêter serment, à déclarer quelque chose sous serment en tant que témoin. Je refuse, je refuse pour des raisons d'ordre moral. Puisque mon expérience m'a appris que celui qui est fidèle à son serment doit un jour en subir les conséquences, j'ai décidé une fois pour toutes qu'aucun juge au monde, aucune autorité ne parviendra jamais à me faire prêter serment, à témoigner sous serment. Je ne le ferai pas de mon plein gré, et personne ne pourra m'obliger à le faire ») et qui, après qu'on lui eut explicitement dit que, s'il désirait témoigner pour sa défense, il pourrait le faire « sous serment ou non », répondit sans hésiter qu'il préférerait témoigner sous serment ? Ou qui, à plusieurs reprises et, avec de grandes démonstrations d'émotion, assura à la cour, comme auparavant à l'officier de police, que le pire pour

lui serait d'essayer de fuir ses véritables responsabilités, de sauver sa peau, d'implorer la miséricorde – et qui, sur les instructions de son avocat, soumit au tribunal un document manuscrit contenant un appel à la clémence ? »

## VI

« Dans sa dernière déclaration au tribunal, Eichmann reconnut qu'il aurait pu, sous un prétexte quelconque, faire marche arrière et que d'autres l'avaient fait. Il avait toujours trouvé un tel geste « inadmissible » et même aujourd'hui, il ne pensait pas que ce fût « admirable » ; cela n'aurait rien voulu dire de plus que passer d'un emploi bien rémunéré à un autre.

## XII

« faible d'Eichmann pour les phrases euphorisantes mais creuses »

## XV

« Puis vint la dernière déclaration d'Eichmann. Ses espoirs de justice avaient été déçus ; le tribunal ne l'avait pas cru, quoiqu'il eût toujours fait de son mieux pour dire la vérité. Le tribunal ne le comprenait pas : il n'avait jamais haï les Juifs, il n'avait jamais voulu le meurtre d'êtres humains. Il était coupable parce qu'il avait obéi, et l'obéissance est considérée comme une vertu. Les dirigeants nazis avaient abusé de sa vertu. Mais il n'appartenait pas à la clique dirigeante, il était une victime et seuls les dirigeants méritaient d'être punis. (Il n'alla pas aussi loin que de nombreux criminels de guerre de bas étage qui s'étaient plaints amèrement de ce qu'on leur avait dit de ne pas se préoccuper des « responsabilités » et qu'ils ne pouvaient demander des comptes à ces responsables parce que ceux-là s'étaient « enfuis » et les avaient « abandonnés » – ils s'étaient suicidés ou avaient été pendus.) « Je ne suis pas le monstre qu'on a fait de moi, dit Eichmann. Je suis victime d'une erreur. » »

« Rien n'aurait pu mieux le démontrer que la bêtise grotesque de ses dernières paroles. Il commença par déclarer avec insistance qu'il était un *Gottgläubiger*, exprimant ainsi, à la manière nazie, qu'il n'était pas chrétien et ne croyait pas à une vie dans l'au-delà. Puis il continua : « Dans peu de temps, messieurs, *nous nous reverrons*. C'est le destin de tous les hommes. Vive l'Allemagne, vive l'Argentine, vive l'Autriche. *Je ne les oublierai pas*. » Devant la mort, il avait trouvé les phrases toutes faites qu'on dispense dans les oraisons funèbres. Sur l'échafaud, sa mémoire lui joua un dernier tour : « euphorique », il avait oublié qu'il assistait à sa propre mort. Comme si, en ces dernières minutes, il résumait la leçon que nous a apprise cette longue étude sur la méchanceté humaine – la leçon de la terrible, de l'indicible, de l'impensable *banalité du mal*. »

\*\*\*

## CRITIQUES

### **Isabelle Delpla :**

– Arendt a quitté Jérusalem au début de la plaidoirie d'Eichmann. Or, c'est là qu'il apparaît l'organisateur du génocide. Cf. la biographie de David Cesarani = pas un fonctionnaire falot, mais un type qui connaît ses dossiers à fond, énergique, pugnace...

– Eichmann a tenté de nier l'élément intentionnel, puisqu'il ne pouvait pas nier l'élément matériel. Style amphigourique, langage bureaucratique pour perdre le tribunal dans les méandres de l'administration nazie. Il répond aux questions sur les faits par la référence à des documents où à l'emboîtement des services. Ligne de défense classique qu'on retrouve chez les prévenus du tribunal de la Haye...

– son réquisitoire et sous l'influence de la théorie pénale en vigueur en Allemagne : l'intention subjective est seule reconnue coupable, celui qui a contribué à le commettre, même s'il a accompli l'essentiel de l'acte sans intention criminelle avérée est seulement complice.

### **David Cesarini, Adolf Eichmann :**

« Après avoir suivi une partie du procès pour le magazine *The New Yorker*, la femme de lettres juive américaine, née en Allemagne, Hannah Arendt soutint la thèse désormais célèbre qu'Eichmann disait la vérité lorsqu'il se présentait comme un fonctionnaire dénué de passion, comme un infime rouage dans la vaste machine exterminatrice, et lorsqu'il affirma qu'il aurait très facilement pu être remplacé par quelqu'un d'autre. Selon elle, Eichmann n'était pas motivé idéologiquement, il n'était pas particulièrement antisémite et ne fit preuve de zèle que dans la mesure où il obéissait à un régime totalitaire qui avait renversé le code de la moralité et inscrit l'inhumanité dans la loi. « L'ennui avec Eichmann, écrit-elle, c'est précisément qu'il y en avait beaucoup qui lui ressemblaient et qui n'étaient ni pervers ni sadiques, qui étaient, et qui sont encore, terriblement et effroyablement normaux<sup>9</sup>. »

De nombreux universitaires et intellectuels ont été profondément influencés par le portrait d'Eichmann dressé par Arendt. Ils ont été captivés par sa thèse sur le caractère ordinaire du personnage, résumée par la célèbre formule « la banalité du mal ». Toutefois, cette description, tout autant que celles des journalistes qui avaient auparavant rapidement troussé les ouvrages destinés au grand public, était dans une large mesure prédéterminée et mythologique. Arendt se contenta d'insérer le personnage d'Eichmann dans sa propre théorie du totalitarisme, qui était le sujet de son premier grand livre. Elle voulait trouver à Jérusalem le type d'individu qu'elle s'imaginait nécessaire à la mise en œuvre des politiques inhumaines dans un système totalitaire. En relatant le procès, elle façonna un récit à l'image de sa théorie, et Eichmann devint ainsi l'incarnation de l'homme totalitaire. Son analyse s'inspirait d'autre part très largement de l'ouvrage fondateur de Raul Hilberg, *La Destruction des Juifs d'Europe*, publié juste avant le procès. Hilberg, qui était politologue, minimisa le rôle de l'idéologie et de la haine dans l'évolution des politiques suivies par les nazis, et insista au contraire sur le processus autonome de la bureaucratie dans l'État, au sein du parti nazi et dans les autres entités responsables de la persécution des Juifs et du génocide<sup>10</sup>. En associant Eichmann au totalitarisme et en popularisant implicitement l'approche de Hilberg, Arendt

contribua à définir la manière dont plusieurs générations d'historiens et d'intellectuels ont conceptualisé le III<sup>e</sup> Reich. »

« L'idée qu'Eichmann aurait simplement suivi les ordres sans y penser, comme Hannah Arendt l'a soutenu, relève bel et bien du mythe. Sans même évoquer la possibilité qu'il aurait eu de demander à se faire muter à un autre poste, on sait maintenant que la chaîne de commandement nazie ne fonctionnait pas de cette manière. En 1960, le III<sup>e</sup> Reich était compris comme un État totalitaire pris sous le joug d'un dictateur au pouvoir absolu. À la lumière de cette conception alors dominante, le catalogue dressé par Eichmann des antagonismes politiques auxquels il lui avait fallu faire face, de ses expériences qui tournèrent court, des conflits internes et de la confusion qui régnaient sembla n'être qu'un vulgaire alibi. Toutefois, au cours des années 1970, des historiens allemands, tels Martin Broszat et Hans Mommsen, commencèrent à réinterpréter le III<sup>e</sup> Reich d'une manière qui conféra une certaine crédibilité aux déclarations d'Eichmann. Ces recherches firent apparaître une Allemagne nazie ressemblant moins à un monolithe totalitaire qu'à un enchevêtrement d'agences d'État et du parti en concurrence les unes avec les autres, présidées par Hitler de manière souvent erratique et au sein desquelles les politiques étaient le plus souvent le résultat de compromis entre des individus et des groupes d'intérêts puissants<sup>22</sup>. Malgré ces études, qui démontrèrent de manière convaincante ces équivoques et cette grande confusion, l'appréciation d'Arendt se vit accorder un statut presque scientifique grâce aux « recherches » de Stanley Milgram sur la propension des individus à l'obéissance aux ordres. Milgram conclut que les personnes ordinaires sont capables de tout si elles en reçoivent l'instruction de figures d'autorité : « La disparition d'un sentiment de moralité est la conséquence la plus profonde de la soumission à un système d'autorité. » La science sembla ainsi étayer la thèse d'Arendt, selon laquelle l'obéissance quasi robotique d'Eichmann aux ordres venus d'en haut explique en partie comment il put en arriver à commettre des actes criminels. L'État nazi était cependant rarement capable de produire des ordres aussi catégoriques et dénués d'équivoque. Eichmann perdit peut-être tout sens moral, mais cela ne peut être expliqué simplement en faisant référence au « système d'autorité » au sein duquel il évoluait<sup>23</sup>. »

Hannah Arendt ne fut pas personnellement témoin de cette performance : elle quitta les lieux après qu'Eichmann n'eut déposé que pendant quelques jours. Elle n'assista principalement qu'à la présentation de l'acte d'accusation et aux témoignages des survivants. Ainsi, son portrait d'Eichmann, celui d'un bureaucrate terne, est fondé sur la phase du procès au cours de laquelle il était délibérément passif, afin de priver de munitions l'accusation qui voulait donner de lui l'image d'un fanatique. Malgré sa magnifique perspicacité quant à la structure et au fonctionnement du III<sup>e</sup> Reich et au rôle d'Eichmann en son sein, la description qu'elle fit de ce dernier était en grande partie faite pour servir sa propre cause, pétrie de préjugés, et somme toute assez fautive. Arendt était venue en Israël avec beaucoup d'appréhension. Elle n'aimait pas Ben Gourion et se montrait circonspecte vis-à-vis de ses motivations ; elle avait de lui l'image d'un dirigeant quasi totalitaire. Elle méprisait Hausner, qu'elle voyait à travers le prisme du dédain traditionnel des Juifs allemands envers les Juifs polonais, les *Ostjuden*. Elle avait en cela des points communs avec Eichmann. Dans la salle d'audience, en effet, deux personnes considéraient les juges nés en Allemagne comme les meilleurs d'Allemagne et méprisaient le procureur, qui n'était à leurs yeux qu'un misérable *Ostjude* : la première était Eichmann, et la seconde Hannah Arendt.

Ironiquement, son livre, *Eichmann à Jérusalem*, a plus contribué à façonner la mémoire d'Eichmann que le procès lui-même. De nos jours, quiconque écrit sur le sujet travaille dans l'ombre de Hannah Arendt. Sa notion de « banalité du mal », combinée à la thèse de Milgram sur la soumission à l'obéissance à l'autorité, limitèrent étroitement les recherches sur l'Allemagne nazie et sur la persécution des Juifs pendant deux décennies. La raison de cela ne tient pas seulement au fait que ces travaux présentèrent des explications convaincantes sur la conduite d'Eichmann et sur les événements de l'époque. C'est en fait davantage parce qu'ils semblèrent fournir une clé pour comprendre le monde moderne : systèmes totalitaires, menace d'annihilation nucléaire d'une simple pression sur un bouton, exactions commises pendant la guerre du Vietnam. Pendant la guerre froide, la thèse selon laquelle il n'y aurait aucune différence entre le III<sup>e</sup> Reich et le système soviétique était d'un grand réconfort et fournissait en même temps une puissante source de propagande pour les conservateurs occidentaux : des Eichmann, disaient-ils, pouvaient surgir des deux types de régime. À l'autre extrémité de l'échiquier politique, la gauche s'appropriait Eichmann, afin d'expliquer comment des hommes en étaient venus à utiliser des armes de destruction massive contre des populations civiles. L'officier en uniforme SS qui n'avait fait qu'obéir aux ordres semblait être le précurseur d'hommes, tels que le lieutenant Calley, qui commirent des atrocités au Vietnam.

Cette entreprise visant à mythifier Eichmann fut accentuée par le cinéma et par la télévision. Bien plus de films et de documentaires furent consacrés à l'« homme dans le box de verre » qu'à tout autre nazi, en tout cas bien plus qu'à quiconque d'un rang comparable au sein de la hiérarchie du III<sup>e</sup> Reich. Dans toutes ces représentations d'Eichmann, historiographiques, littéraires et cinématographiques, on retrouve une tension entre le monstrueux et le très banal<sup>28</sup>. Mais peu importe de montrer à quel point Eichmann eût été un individu psychotique bien différent de nous, le fait est qu'il ne l'était pas. C'était un adolescent plutôt mou et il montra toujours un certain attachement aux figures paternelles. De manière répétée, de telles figures d'autorité masculines intervinrent dans sa vie pour lui faire emprunter à chaque fois une direction particulière : son père, Mildenstein, Heydrich, Müller. Cette disposition mise à part, Eichmann était une personne normale et il eut pour son époque une enfance et une éducation ordinaires. Il avait une vie sociale active, des petites amies, et, plus tard, une femme et une famille. Selon plusieurs personnes qui le connurent dans sa vie privée, c'était un bourgeois conventionnel. Une fois qu'il eut trouvé le métier qui lui convenait, il poursuivit une carrière relativement réussie. Même sa politisation suivit un processus ordinaire : dans l'Autriche des années 1920, de nombreuses personnes devinrent des nationalistes d'extrême droite et épousèrent des points de vue antisémites. Il n'y a aucune preuve tangible qu'Eichmann se soit montré violent ou haineux envers des Juifs, et il est fort peu probable qu'il rejoignit le SD en 1935 dans l'intention de mener une guerre contre les Juifs. Lorsqu'il commença à s'occuper activement de la « question juive », ce fut d'abord pour faire des recherches sur le sionisme et pour surveiller des Juifs. Il promouvait l'émigration en Palestine et avait des rapports de travail cordiaux avec les représentants des organisations sionistes. Il changea ensuite progressivement : au sein de la SS et en particulier du SD, il s'imprégna d'un antisémitisme classique, selon lequel les Juifs représentaient un ennemi puissant qu'il fallait combattre sans relâche. Dès 1938, il se montrait capable de recourir à la terreur pour forcer des Juifs à émigrer, et il fut complice du fait qu'ils furent réduits à n'être que des itinérants démunis. Il s'acquitta de ces tâches avec enthousiasme et avec une joie réelle, fier de ce qu'il avait « accompli ».

La volonté d'Eichmann de faire endurer des souffrances physiques à un nombre considérable d'êtres humains, contrevenant à toute notion de droit naturel ou de statut de la personne, apparut d'abord en Pologne en 1939. Paradoxalement, les Juifs n'étaient pas alors la seule ni même la principale cible de sa haine raciale. C'est en Pologne que le sentiment commun de solidarité humaine, qui permet à une personne d'éprouver de la compassion pour autrui, disparut et que ses inhibitions à commettre des atrocités s'effacèrent. Pourtant, nier aux gens leurs droits légaux et humains, voler leurs biens, séparer les familles et causer encore des souffrances innommables n'atteint pas le degré de complicité de meurtre de masse et de génocide. Pendant un moment, Eichmann regimba à commettre de tels actes. Il lui fallut surmonter son aversion et faire le choix de devenir un génocidaire. Il y parvint parce que les Juifs étaient « l'ennemi » et que le Reich était désormais en guerre sur tous les fronts. Le langage et la manière de penser propres à la guerre rejoignirent les théories raciales eugéniques pour faire taire toute réserve. Plus encore, Eichmann s'employa à cette nouvelle tâche avec tout le savoir-faire managérial dont il disposait. La déportation d'êtres humains vers la mort était traitée avec le même esprit d'entreprise, pragmatique et attaché à la résolution des problèmes, dont il avait fait preuve pour organiser l'approvisionnement en essence des stations-service. Eichmann n'était pas fou et il n'était pas un simple robot recevant des ordres. Il fut formé au génocide et il fit le choix de mettre à exécution ce qu'il avait appris. C'est ici que repose la pertinence universelle de son cas, pour un siècle nouveau dans lequel le génocide est encore évoqué et encore pratiqué. Les pages qui suivent vont s'attacher à le montrer : il n'est pas nécessaire d'être anormal pour devenir l'auteur d'un génocide. »

« Hannah Arendt fit la même hypothèse concernant le comportement d'Eichmann et construisit tout un édifice philosophique sur cette base. Toutefois, la pose désintéressée d'Eichmann faisait partie de sa stratégie de défense : il voulait éviter toute manifestation de tempérament violent, ou donner la moindre justification à l'idée qu'il avait fait son travail avec passion. En même temps, cette indifférence soigneusement étudiée correspondait aussi à son comportement lors des mois de son interrogatoire. Il était soigné et méticuleux à un degré quasi obsessionnel. Il voulait toujours que les choses soient dans le bon ordre. En ce sens, il avait bel et bien l'air d'un « fantôme » : il donnait l'impression d'être quelqu'un d'émotionnellement mort et de profondément refoulé. Ce qui était important à ses yeux, c'était l'ordre, la satisfaction de voir les choses « telles qu'elles devraient être », et il s'irritait de tout dérangement de l'ordre des choses selon sa conception. »

« Ainsi, si Arendt contribua incontestablement à élargir le cercle de la prise de conscience autour du génocide perpétré contre les Juifs, ses critiques déplorèrent qu'elle n'y parvînt que parce qu'elle représenta Eichmann et les voies menant à l'extermination de manière fondamentalement erronée. Yaacov Lozowick, qui compta un temps parmi les admirateurs d'*Eichmann à Jérusalem*, écrivit par la suite : « Il n'y avait pas grand-chose de banal au sujet d'Eichmann et de ses complices, et le peu qu'il y avait n'avait rien à voir avec leurs crimes. Le point de départ d'Arendt est faux. Même si elle était d'abord philosophe, elle avait écrit là des analyses historiques – sans se soucier de vérifier les faits. De plus, elle avait renoncé à prendre en compte un grand nombre d'éléments potentiellement pertinents. Sa position était d'abord le résultat de considérations idéologiques, et non d'une recherche académique sérieuse<sup>968</sup>. »

Hannah Arendt ne se déplaça pas à Jérusalem par hasard ou en ingénue. Elle voulait observer le procès et sollicita une mission journalistique afin de couvrir ses frais. Elle arriva avec un certain nombre de positions déjà établies. Dans ses écrits antérieurs, elle avait développé un ensemble déterminé de points de référence à partir desquels elle devait interpréter le procès et Eichmann (et anticiper le jugement qui serait rendu). Au cours des années 1940, elle avait beaucoup écrit sur le sionisme et avait évolué d'une position nationaliste juive active à une vigoureuse critique d'Israël et de ses dirigeants. Son premier livre, une biographie de Rahel Varnhagen, une femme juive qui tenait salon au XVIII<sup>e</sup> siècle, s'appuya sur une critique des Juifs qui cherchaient à se faire admettre dans la société majoritaire. Elle y décrivait ces Juifs comme des « parvenus » et les accusait d'incompétence politique, d'être voués au culte du pouvoir étatique et de s'aveugler eux-mêmes sur les dangers de l'antisémitisme. Ces idées furent reprises et développées dans le magistral et fondamental *Les Origines du totalitarisme*, d'abord publié en 1950. Elle y proposa sa vision de la manière dont les États modernes déclenchent et gèrent les génocides, et formula l'hypothèse que les régimes totalitaires ont besoin d'avoir à leur service des hommes portant des œillères<sup>969</sup>.

Les idées préconçues d'Arendt n'étaient pas toujours le résultat d'une pensée attentive : elle avait aussi de nombreux préjugés. En effet, elle était issue de la bourgeoisie juive allemande et avait depuis toujours ressenti un certain mépris envers les Juifs de Pologne et de Russie, les *Ostjuden*. Ces Juifs majoritairement orthodoxes et traditionalistes, parlant le yiddish, qui gagnaient leur vie dans le commerce ou dans la petite industrie, suscitaient souvent le dégoût des Juifs allemands nantis et très cultivés, en particulier lorsque ces Juifs de l'Est immigraient en Allemagne – où ils étaient accusés par leurs coreligionnaires de provoquer l'antisémitisme. Le procureur, Gideon Hausner, était lui-même originaire de Galicie en Pologne, et sa personne fit ressortir tous les vils préjugés d'Arendt. Dans une lettre à Karl Jaspers datée du 13 avril 1961, elle décrivit Hausner comme « le type même du Juif de Galicie, très antipathique, [qui] fait constamment des fautes – sans doute un de ces individus qui ne savent aucune langue ». Cette remarque fut écrite quelques jours seulement après le début du procès, mais elle illustre son zèle presque irrationnel à trouver à redire à pratiquement tout ce qu'il faisait. À l'inverse, elle déclara que le juge Landau, qui pourtant ne disait ni ne faisait grand-chose, mais qui avait l'insigne mérite d'être un Juif allemand comme elle, était « remarquable ». Par la suite, elle compara constamment les juges, « l'élite du judaïsme allemand », au procureur Hausner, toujours en la défaveur de ce dernier<sup>970</sup>.

Ses commentaires sur Israël et les Israéliens frisèrent parfois le racisme. Elle écrivit à Jaspers que « dans le pays, l'intérêt pour le procès a été suscité artificiellement. Une foule orientale traîne devant le tribunal comme elle traînerait partout où il se passe quelque chose ». Les policiers qui gardaient Beit Ha'am et Eichmann étaient principalement des Juifs « orientaux », c'est-à-dire des immigrés provenant d'Afrique du Nord, du Yémen et des pays du Proche-Orient. Elle déclara à Jaspers que « le tout [est] organisé par une police qui n'est pas rassurante, ne parle que l'hébreu et a le type arabe ; parfois des types à l'air particulièrement brutal. Ils obéissent à n'importe quel ordre. Et aux portes, la populace orientale, comme si on était à Istanbul ou dans un autre pays semi-asiatique. Et parmi tout ce monde, très visibles à Jérusalem, les Juifs Peies et en caftan, qui rendent la vie impossible à toutes les personnes de bon sens<sup>971</sup> ».

Un grand nombre de ceux qui ont écrit sur Arendt et sa présentation d'Eichmann ont ignoré ou bien minimisé ses commentaires méprisants et bourrés de stéréotypes à l'égard des Juifs. Steven Aschheim reconnaît que « cette grande pourfendeuse des Juifs allemands bourgeois et assimilationnistes partageait nombre de leurs principaux préjugés », mais il déclare ensuite que

c'étaient là « des déclarations privées qui ne doivent pas nous préoccuper ici ». Néanmoins, les préjugés d'Arendt ne furent pas seulement exposés explicitement dans sa correspondance privée : ils demeurent implicites dans tout ce qu'elle écrivit sur Eichmann et sur le procès, et ils sont de ce fait pertinents. Si Eichmann est devenu une icône du XX<sup>e</sup> siècle, l'archétype de l'auteur de génocide de notre temps, c'est grâce à, ou à cause de, Arendt, et si la manière dont celle-ci a représenté Eichmann reposait sur un mythe ou une erreur d'appréciation due à des préjugés aveugles, alors ses préférences sur la question sont pertinentes. Arendt était prédisposée à croire aux insinuations d'Eichmann sur le degré auquel les responsables juifs étaient prêts à obtempérer à ses souhaits. Et puisque son dédain à l'égard des Juifs trouva plus qu'un écho dans ses attitudes à l'égard d'eux, elle était comme préprogrammée, pourrait-on dire, pour ne pas repérer son antisémitisme ou ne pas le prendre au sérieux. Pour elle, s'attaquer aux préjugés d'Eichmann aurait aussi signifié procéder à une sérieuse évaluation critique des siens. Comme le remarque Seyla Benhabib : « Les commentaires à peine voilés et quasiment racistes d'Arendt à propos du milieu d'origine *ostjüdische* du principal procureur Gideon Hausner, sa partialité puérile envers les juges "éduqués en Allemagne", son expression horrifiée à propos de la "foule orientale" à l'extérieur du tribunal de Jérusalem suggèrent tous un certain manque de sang-froid et un manque de distance avec le sujet<sup>972</sup>. »

Ce qui est peut-être encore plus pertinent concernant son analyse d'Eichmann fut le fait qu'elle ne demeura à Jérusalem que pendant une partie des audiences et n'eut l'occasion de le voir déposer que pendant quelques heures. Bien qu'elle se fût installée en Israël bien avant le début du procès, elle repartit à la fin du mois de mai 1961, afin de rejoindre son mari en Suisse. Elle retourna ensuite à Jérusalem pour une brève période, entre le 10 et le 24 juin. Servatius commença son examen d'Eichmann le 20 juin et s'interrompit pour le week-end le 23 juin. Ainsi, elle ne vit tout au plus Eichmann déposer que pendant quatre jours. Lors de ces quatre jours, il répondait à des questions bienveillantes et parlait de la manière la plus bureaucratique qui soit, expliquant sans aucune emphase à la cour la trajectoire de sa carrière et la manière dont son bureau opérait. Servatius en était tout juste arrivé à la conférence de Wannsee lorsque Arendt quitta Israël. Elle ne vit jamais Hausner à l'œuvre lors du contre-interrogatoire et n'entendit jamais la défense tranchante d'Eichmann. Sa perception de son caractère lui fut inspirée par le fait de l'avoir observé assis sans mot dire dans son box, d'avoir écouté quelques extraits enregistrés de l'interrogatoire et, principalement, d'avoir compulsé la retranscription de l'interrogatoire et le procès-verbal du procès que son ami Kurt Blumenfeld lui fit parvenir à New York. C'est à partir de ces éléments assez minces que repose l'un des livres les plus influents sur l'assassinat en masse des Juifs par les nazis et sur le génocide au XX<sup>e</sup> siècle<sup>973</sup>.

Arendt décrivit Eichmann comme « le fils déclassé d'une solide famille bourgeoise », et le compara défavorablement à Kaltenbrunner. Toutefois, tout comme ce dernier suivit les pas de son père et entama une carrière dans le droit, Eichmann, après quelques faux départs, suivit de son côté les pas du sien et entama une carrière dans le commerce à un niveau modeste. Bizarrement pourtant, après avoir établi de manière erronée qu'Eichmann était un raté, Arendt ne suggère pas qu'il devint un nazi parce qu'il était amer quant à sa position sociale. Elle ne croit pas non plus qu'il commença à graviter autour du national-socialisme mû par une forme d'idéalisme : « En tout cas, il n'entra pas au parti par conviction, et ne fut jamais convaincu par lui. » En dépit de toutes les preuves attestant des origines d'Eichmann baignant dans l'antisémitisme et l'extrême droite, elle réduit sa décision à une forme de carriérisme – tout en n'expliquant pas comment devenir nazi était supposé aider à sa

carrière dans une entreprise dirigée par des Juifs ou au sein d'un parti en proie à de nombreuses difficultés et encore très loin du pouvoir. Arendt dépeint ensuite un Eichmann progressant laborieusement au sein de la SS et du SD, jusqu'au moment où Mildenstein le prend sous son aile. Au sein du département II/112, il découvre son métier d'« expert » en affaires juives et, en particulier, il découvre le sionisme. Arendt est cependant tellement prête à l'absoudre de la moindre trace d'idéologie et à dénigrer tout signe d'initiative de sa part qu'elle affirme qu'il ne faisait que se vanter lorsqu'il se déclara l'auteur du bureau à l'émigration de Vienne et du plan de Madagascar. Elle décrit un Eichmann pétri d'ambition personnelle, mais par ailleurs dépourvu d'intelligence et incapable de se représenter le point de vue d'autrui. Il pensait et s'exprimait par des clichés. C'est cela, plutôt que du sadisme ou un zèle idéologique, qui lui permit de faire des choses terribles sans hésitations ou sans remords. « Malgré tous les efforts de l'accusation, écrit-elle, tout le monde pouvait voir que cet homme n'était pas un "monstre" ; mais il était vraiment difficile de ne pas présumer que c'était un clown<sup>974</sup>. »

L'antipathie d'Arendt pour le sionisme et pour ce qu'elle considérait être les raisons de Ben Gourion pour organiser le procès l'incita à insister sur le prétendu idéalisme sioniste d'Eichmann et sur l'affinité qu'il affirmait avoir ressentie avec les agents sionistes. Il ne s'agissait pas ici seulement des préjugés d'Arendt. Il était essentiel à sa démonstration d'identifier des exemples de cas où des responsables communautaires juifs et des agents sionistes coopérèrent avec les nazis, parce qu'elle soutenait qu'Eichmann ne fut jamais directement confronté à des preuves de ses méfaits. Il n'y avait pas meilleur exemple de cela que les actes d'obéissance et la coopération des Juifs, plutôt que leurs récriminations ou leurs actes de résistance. Elle maintenait que si les Juifs l'avaient assisté, alors Eichmann pouvait de manière justifiée considérer qu'il ne contrevenait pas au droit civil ou à la loi morale. Présenté ainsi, le cas Eichmann validait son argument selon lequel, dans un univers totalitaire où tout était bouleversé, le bien devenait le mal et des actes normalement jugés illégaux étaient rendus acceptables. Dans cette perspective, les régimes totalitaires ne fonctionnaient pas seulement à partir de la terreur, mais en inculquant une certaine forme d'obéissance : le plus important n'était pas la simple obéissance aux ordres, mais le fait d'être un « bon citoyen ». Les preuves de la complicité des Juifs à leur propre destruction étaient ainsi nécessaires pour démontrer l'« effondrement moral » causé par le régime totalitaire, un effondrement dont Eichmann était un symptôme typique : « L'attitude sans compromis adoptée par Eichmann dans les dernières années de la guerre lui était probablement dictée non par son fanatisme mais par sa conscience même<sup>975</sup>. »

Tandis que l'interprétation proposée par Arendt de la personnalité d'Eichmann était assez fantaisiste, elle fit au contraire preuve d'une grande perspicacité lorsqu'il s'agit de le situer au sein de l'État nazi. Elle réalisa qu'il ne monta en grade que parce que la « question juive » prenait de plus en plus d'importance et que, par le fait du hasard, son bureau était le seul à être exclusivement dédié aux affaires juives. Elle le crut sur parole lorsqu'il déclara que c'était par hasard et non par choix qu'il s'était retrouvé à organiser la « solution finale ». Dans cet enchaînement de faits, son séjour en Pologne s'avéra crucial. Le bureau IV-D4 fut un « tremplin », « une espèce d'apprentissage, la transition entre son ancien emploi qui consistait à faire émigrer les gens et sa prochaine tâche qui consisterait à les déporter ». Elle perçut pourquoi la transition vers le meurtre de masse pouvait potentiellement constituer un immense revers pour l'expert en émigration. Lorsque commença la campagne des *Einsatzgruppen* en Russie, son organisation se trouva « maintenant reléguée au second rang ». Arendt était prête à accepter l'aveu d'Eichmann, voulant qu'il ait été choqué par les crimes de masse qui eurent lieu dans l'Est et qu'il ait été soulagé qu'à Wannsee ses supérieurs aient endossé la responsabilité des politiques génocidaires qu'il fut chargé de mettre en œuvre. Arendt fit observer que « son service n'était plus qu'un instrument ». Eichmann n'eut jamais

la permission de prendre une initiative ou de mettre en œuvre une action sans connaître d'interférence. En effet, en 1943, « il avait en fait perdu son monopole<sup>976</sup> ».

À la publication d'*Eichmann à Jérusalem*, les positions défendues par Arendt furent accueillies avec stupeur par ceux qui ne s'étaient jusque-là alimentés que des biographies préparées à la hâte et des comptes rendus du procès parus dans la presse. Ces positions étaient toutefois loin d'être aussi controversées que le diagnostic proposé par Arendt de l'état d'esprit d'Eichmann. Elle cita « une demi-douzaine » de rapports psychiatriques sur Eichmann, sans donner de référence précise, qui tous certifiaient qu'il était « normal ». Elle en conclut dès lors qu'il n'était ni un psychopathe, ni un fanatique. « Eichmann n'était ni un Iago ni un Macbeth ; et rien n'était plus éloigné de son esprit qu'une décision, comme chez Richard III, de faire le mal par principe. Mis à part un zèle extraordinaire à s'occuper de son avancement personnel, il n'avait aucun mobile. Et un tel zèle en soi n'était nullement criminel ; il n'aurait certainement jamais assassiné son supérieur pour prendre son poste. *Simplement, il ne s'est jamais rendu compte de ce qu'il faisait*, pour le dire de manière familière. » C'est « la pure absence de pensée », et non une quelconque « profondeur diabolique ou démoniaque » qui a permis à Eichmann de devenir un criminel. Telle était la « banalité du mal »<sup>977</sup>.

Ces affirmations étaient déjà explosives en elles-mêmes, mais Arendt inséra aussi au récit de la vie et des crimes d'Eichmann une thèse séparée et distincte sur le comportement des Juifs et des responsables juifs face à la persécution nazie. Cette thèse accompagnait une attaque nourrie contre Ben Gourion et Hausner, et leurs supposés motifs à organiser le procès. Arendt affirma que c'était une erreur de poursuivre Eichmann essentiellement pour des crimes contre le peuple juif ou de présenter la « solution finale » comme l'aboutissement de plusieurs siècles d'antisémitisme. À ses yeux, le génocide était une fonction d'un pouvoir totalitaire et avait des implications universelles qui allaient au-delà du cercle de la souffrance juive. Comme si elle voulait contrebalancer les erreurs de l'accusation, qui souhaitait faire la preuve du supplice des Juifs, Arendt clama que celle-ci évitait délibérément de mentionner les cas de coopération des Juifs avec les nazis, en particulier par l'entremise d'organisations sionistes. Toutefois, affirma-t-elle, les dirigeants juifs avaient contribué à livrer leur peuple à l'enfer des camps de la mort. Lorsque l'émigration vers la Palestine était encore possible, ils firent preuve de la plus grande incompétence, privilégiant certains groupes, établissant un précédent qui serait poursuivi lorsque l'émigration céda la place à la déportation puis à l'extermination. Ainsi, en fin de compte, « la majorité non sélectionnée des Juifs se trouva inéluctablement aux prises avec deux ennemis – les autorités nazies et les autorités juives ». Plus tard, ils optèrent pour la coopération plutôt que pour l'évasion ou la résistance, tentant de sauver quelques-uns en sacrifiant le plus grand nombre. « Toute la vérité, c'est que si le peuple juif avait été vraiment non organisé et dépourvu de direction, le chaos aurait régné, il y aurait eu beaucoup de misère, mais le nombre total des victimes n'aurait pas atteint quatre et demi à six millions<sup>978</sup>. » Avec ces conclusions, Arendt déclencha, involontairement, une tempête qui entraîna « une discussion publique sans précédent sur les questions historiques associées à l'holocauste ». Pour Richard Cohen : « Aucun livre sur l'holocauste et aucun problème juif depuis que la guerre a pris fin n'ont reçu le niveau d'attention publique qui s'est porté sur *Eichmann à Jérusalem*. » À elle seule, Arendt parvint à capter l'attention du public comme le procès n'était pas parvenu à le faire. Dans sa recension du livre pour le *Sunday Times*, Trevor Roper observa que, douze mois après l'exécution d'Eichmann, la controverse autour de lui avait été rallumée.<sup>979</sup>

En Israël, et à travers le monde juif, la polémique se concentra sur les commentaires cinglants d'Arendt à propos de la réponse des Juifs à la persécution nazie et à propos de la conduite du procès. Quelques mois après la publication d'*Eichmann à Jérusalem* sous forme de feuilleton dans le *New Yorker* (avec des mots sur les Juifs qui allaient au-delà de ce qui se trouva dans la première

édition du livre), Arendt fut formellement condamnée par le Conseil des Juifs d'Allemagne, représentant des dizaines de milliers de Juifs immigrés aux États-Unis depuis l'Allemagne et l'Autriche. Le Congrès juif mondial organisa un symposium sulfureux à propos de son livre et inspira de nombreuses publications juives qui lui étaient hostiles. Des amis proches, comme Kurt Blumenfeld, cessèrent toute relation avec elle. Le philosophe Gershom Scholem, qu'elle connaissait depuis les années 1930, lui reprocha son insensibilité envers son propre peuple et l'accusa de brouiller la ligne séparant la victime et le bourreau. Ancien adjoint du procureur lors du procès, Jacob Robinson compila une réponse à Arendt soigneusement documentée. Il l'invectiva sur un grand nombre d'erreurs factuelles et reprit les éléments montrant qu'Eichmann était issu d'un milieu antisémite, qu'il s'était toujours situé à l'extrême droite politiquement, et qu'il avait été fier de sa chasse fanatique contre les Juifs. Pour lui, « il s'agit d'un animateur tout à fait extraordinaire, d'un maître de la ruse, de la duplicité et de la mauvaise foi, d'un homme particulièrement intelligent et compétent dans son domaine, d'un homme qui poursuivait de manière conséquente sa mission de rendre l'Europe *judenrein*<sup>980</sup> ».

Le chercheur et écrivain juif américain Irving Howe raconta comment *Eichmann à Jérusalem* avait déclenché une « guerre civile » parmi les intellectuels juifs new-yorkais et plus largement au sein de toute la communauté juive américaine. « Un grand nombre d'entre nous ne nous étions pas encore remis de l'impact à retardement de l'holocauste. Plus nous essayions d'y penser, plus son sens semblait nous échapper. Et voilà que maintenant la brillante Hannah Arendt nous disait qu'Adolf Eichmann, loin d'être le "monstre moral" dépeint par le procureur israélien, devrait plutôt être compris comme un petit homme insignifiant, fastidieux et ennuyeux, simple pièce passive dans la machine de mort qui envoya si efficacement les Juifs vers les chambres à gaz. Cet Eichmann, disait-elle, était un rouage davantage mû par une certaine routine que par un venin idéologique. » En réponse à Arendt et à son idée qu'Eichmann se vantait lorsqu'il évoquait son rôle dans le génocide, Lionel Abel rétorqua : « Combien de gens se sont jamais vantés d'avoir assassiné cinq millions de personnes ? » Comme le fit observer Howe : « Ce genre de fanfaronnade n'appartient pas à un rouage sans relief pris dans une machine bureaucratique. » Il était inconcevable que les actes d'Eichmann n'aient été que le résultat d'une absence de pensée : « Il fallait bien que quelque dépravation profonde des intentions ou quelque monstruosité de la pensée en soit à l'origine. » Saul Bellow consacra une partie de *La Planète de M. Sammler* à sa propre riposte. Sammler, un rescapé, déclare que : « Faire passer le plus grand crime du siècle pour une mesquinerie sans éclat n'est pas banal. » Dans une référence à peine voilée, il remarque que : « Tout le monde (certains bas-bleus exceptés) sait ce qu'est le meurtre<sup>981</sup>. »

Arendt n'était toutefois pas sans soutiens puissants. Raul Hilberg, Daniel Bell et Alfred Kazin défendirent ses différentes positions lors d'un débat houleux organisé par le magazine *Dissent*, auquel assistèrent des centaines de personnes. Bell fut appuyé dans de nombreuses polémiques par voies de presse par d'autres partisans ardents et influents d'Arendt comme Mary McCarthy et Dwight Macdonald. Pour de nombreuses personnes, et en particulier des intellectuels non juifs, c'était précisément l'universalisme contenu dans la thèse d'Arendt qui faisait son intérêt et son caractère actuel. Richard Cohen résume ainsi cette position : « Comme paradigme du danger latent chez l'homme moderne, le portrait d'Eichmann par Arendt fut perçu comme un avertissement fait à l'humanité sur la manière dont la passivité politique pouvait engendrer de tels phénomènes abjects<sup>982</sup>. »

« Les travaux de Milgram ont toutefois fait l'objet de critiques virulentes, et leur intérêt pour comprendre Eichmann est assez douteux. Tout d'abord, les expériences de Milgram furent méthodologiquement biaisées. Ses sujets étaient rémunérés et un grand nombre d'entre eux craignaient de ne pas recevoir la totalité de la somme prévue s'ils s'arrêtaient de manière prématurée. Près de la moitié d'entre eux pensèrent qu'il s'agissait de toute manière d'une sorte de coup monté. Ensuite, ils venaient d'être présentés à l'« élève », qui se faisait passer pour un comptable américain d'origine irlandaise au naturel paisible, et ils n'avaient aucune raison spéciale de ne pas l'apprécier, ils n'avaient pas subi un long endoctrinement les incitant à voir en lui un ennemi. Les préjugés auraient pu augmenter le degré auquel ils étaient prêts à infliger le choc, mais d'un autre côté, si l'on avait dit aux sujets que l'« élève » était un Juif ou qu'il était noir, ils auraient pu se sentir inhibés par l'histoire du génocide, cette même histoire dont on expliqua par la suite les mécanismes en invoquant leurs réactions. Le « professeur » était une sorte de figure d'autorité, mais les sujets auraient-ils été prêts à obéir de la même manière à un homme vêtu d'un uniforme noir avec un insigne nazi ? Il existe différentes sortes d'autorités et de relations de pouvoir : une personne disposée à suivre les instructions d'un technicien ou d'un scientifique sur une question où n'interviennent pas les valeurs pourra réagir différemment si les ordres proviennent de quelqu'un qui est associé à une agence gouvernementale ou un parti politique qu'elle méprise. Une relation universelle et purement abstraite ne peut pas être employée pour en expliquer une autre traversée de part en part de considérations historiques, politiques et d'idées culturelles préconçues<sup>995</sup>.

Les assassins nazis ne suivaient pas seulement des ordres. Comme l'avait déjà montré Raul Hilberg, ils firent preuve d'initiative et de beaucoup de zèle et opérèrent souvent avec un large degré de latitude. Ces éléments furent tous soulignés par Daniel Goldhagen dans son livre *Les Bourreaux volontaires de Hitler*, qui, par certains côtés, peut être vu comme une réponse argumentée à Arendt et à Milgram. Toutefois, Hannah Arendt elle-même fit remarquer que Servatius avait défendu Eichmann sur la base de l'argument qu'il était le sujet d'actions de l'État, et non qu'il ne faisait qu'obéir à des ordres de ses supérieurs (une défense qui avait auparavant échoué à Nuremberg). La distinction était cruciale pour sa théorie du totalitarisme, qui soutenait que, dans les régimes totalitaires, la légalité était inversée et les citoyens étaient endoctrinés pour croire que le mal était le bien. Lorsque Eichmann déclara qu'il avait de son plein gré suivi les instructions du régime, parce que celles-ci équivalaient à la loi et qu'il était un citoyen qui respectait les lois, il offrit à Arendt à la fois un paradigme et une confirmation de ses thèses. Contrairement aux sujets soumis des expériences de Milgram, il ne se perçut pas comme agissant sous la menace du fouet d'une autorité supérieure, comme le fit observer Arendt<sup>996</sup>.

En tout état de cause, jusqu'à la fin des années 1990, l'Eichmann d'Arendt et Milgram domina les conceptions populaires du criminel nazi et guida une grande partie de la recherche académique. Cet Eichmann fut la pierre angulaire des explications de « l'holocauste » qui l'ont décrit comme une fonction de la modernité, approche qui a aussi influencé les travaux de nombreux penseurs de la post-modernité. Ainsi Alan Milcham et Alan Rosenberg perçoivent-ils l'absence de pensée de l'assassin de bureau, prétendument identifié par Arendt et confirmé par Milgram, comme « un trait distinctif de la modernité<sup>997</sup> ».

Depuis 1996 et la publication des *Bourreaux volontaires de Hitler* de Goldhagen, le mouvement du pendule est reparti dans l'autre direction. L'Eichmann construit par Arendt et Milgram a fait l'objet d'une réévaluation minutieuse. Arendt a été accusée d'avoir manqué de percevoir, ou peut-être d'avoir éludé, « la spécificité de ce génocide en particulier, à savoir le fait qu'il prit spécifiquement

pour cible les Juifs d'Europe ». Si elle avait été plus disposée à entendre l'argumentaire du procureur, et moins déterminée à prouver sa propre thèse sur le totalitarisme, elle aurait pu être plus sensible aux signes de l'antisémitisme et du fanatisme d'Eichmann. Au lieu de cela, elle fut proche d'adopter son point de vue, voulant qu'il était tout au plus un « rouage » passif dans la machine, et en a fait l'élément autour duquel s'articulèrent ses thèses sur le comportement des Juifs – un aspect de ses écrits que les rescapés juifs reçurent avec stupeur et indignation. La manière dont elle universalisa Eichmann était utile dans le contexte de la guerre froide, grâce à l'analogie avec le totalitarisme soviétique, mais cette utilité s'est progressivement amoindrie et a désormais perdu toute force. Comme l'affirme Yaacov Lozowich : « Eichmann souligna la singularité du comportement nazi. » Dans cette perspective, il semble pervers de déclarer qu'un Eichmann repose « en chacun de nous<sup>998</sup> ». Grâce en grande partie au débat autour des *Bourreaux volontaires de Hitler*, l'attention peut désormais être consacrée à la personne d'Eichmann, en tant qu'Allemand ordinaire, et à comprendre comment il est devenu un *génocidaire* – ce qui fut précisément l'objectif de ce livre.

### **Faye, Arendt et Heidegger**

« Elle va en effet forger une anthithèse radicale entre Heidegger et Eichmann, le premier magnifié en « roi secret [...] dans le royaume du penser<sup>[19]</sup> », le second caricaturé en bureaucrate banal et en exécutant caractérisé par son « absence de pensée<sup>[20]</sup> ». Il s'agira d'examiner ce qu'il advient de la pensée lorsqu'elle se voit instrumentalisée dans cette structure bipolaire érigée en nouveau mythe moderne, où se font face le « penseur » retiré sur les hauteurs neigeuses de sa hutte de Todtnauberg et le « clown » muré dans sa cage de verre. »

– responsabilité pr Arendt des conseils juifs dans l'organisation de l'extermination nazie

« Par ailleurs, si la distinction arendtienne entre puissance (Macht), rapportée au possible, et violence (Gewalt) est connue, il faut voir qu'elle contribue à rendre mieux acceptable la valorisation de la puissance comme constitutive du politique. Ce n'est pourtant pas une conception anodine et neutre que celle qui fait résider la constitution du politique, non pas par exemple dans le respect et le service du bien commun mais dans le surgissement de la Macht. Il faut en effet souligner l'héroïsation arendtienne de la Macht. « C'est la puissance, écrit-elle, qui assure l'existence du domaine public [...], la puissance jaillit parmi les hommes lorsqu'ils agissent ensemble<sup>[145]</sup>. » La dimension immatérielle de cette puissance se voit, écrit Arendt, à ce qu'« un groupe relativement peu nombreux mais bien organisé peut dominer presque indéfiniment de vastes empires populeux<sup>[146]</sup> ». Sans s'en expliquer, elle superpose ici au paradigme de la Cité une référence aux empires. De fait, ce qui singularise Arendt par rapport à Heidegger, c'est qu'elle ne se rapporte pas seulement à un commencement grec, mais valorise au moins autant, comme paradigme de la fondation politique et de la durée, l'imperium romain

« En caractérisant Eichmann par son « absence de pensée », Arendt ne l'érige pas en figure singulière, mais le réintègre au contraire dans l'humanité ordinaire. Elle souligne en effet à quel point cette absence de pensée serait « courante dans la vie de tous les jours ». Dans sa vision radicalement aristocratique, c'est la pensée qui demeure l'exception. Cela concorde avec la

conclusion de son essai sur la Condition de l'homme moderne, où elle présentait comme une opinion reçue le fait d'admettre, à tort ou à raison, que la pensée est « réservée à un petit nombre[63] ».

Cette banalisation d'Eichmann ne fait pas moins de lui un archétype de la modernité. En regard d'un Martin Heidegger érigé par Arendt, en 1969, en roi secret dans le royaume du penser, Adolf Eichmann est maintenant campé en représentant type de l'humanité courante caractérisée par son absence de pensée. Tel est le dispositif à deux termes dans lequel nous enferme ce que nous appellerons la structure bipolaire développée par Arendt, qui oppose le penseur par excellence, censé régner sur le « royaume de la pensée », Heidegger, à l'homme sans pensée, Eichmann.

« L'historien anglais David Cesarani a écrit le premier en 2004[4], dans sa remarquable biographie de l'accusé de Jérusalem, que « l'idée qu'Eichmann aurait simplement suivi les ordres sans y penser, comme Hannah Arendt l'a soutenu, relève bel et bien du mythe[5] ». Eichmann fut un « complice conscient et volontaire du génocide », et l'historien suit pas à pas, dans sa complexité, ce qu'il nomme « la formation d'un génocidaire » dont il dresse, en cinq cents pages, un portrait précis et nuancé[6]. Cesarani montre notamment comment en 1944, en Hongrie, Eichmann entreprit d'agir en dépit des ordres de Himmler et « fit preuve d'un fanatisme indubitable dans ses efforts pour déporter ceux qui restaient[7] ». Parmi les conclusions de Cesarani, la plus importante à nos yeux est celle où il soutient que « la clé pour comprendre Adolf Eichmann ne réside pas dans l'homme mais dans les idées qui s'emparèrent de lui », ainsi bien entendu que dans le contexte social et les circonstances historiques qui rendirent acceptables ces idées. Il aura fallu, pour que les actes d'Eichmann soient possibles, que « la déshumanisation des juifs, la représentation du peuple juif en ennemi politique et en une menace biologico-raciale et la levée des inhibitions contre le meurtre » se soient inscrites dans la mentalité des bourreaux[8].

En ce qui concerne la thèse d'Arendt, Cesarani rappelle que son portrait d'Eichmann en « bureaucrate terne » repose sur la seule première phase du procès à laquelle elle a assisté, celle où il fut « délibérément passif » pour contredire l'image d'un fanatique que l'accusation souhaitait donner de lui. Selon Cesarani, « la description qu'elle fit de ce dernier était en grande partie destinée à servir sa propre cause, pétrie de préjugés, et somme toute assez fautive[9] ». La formation d'un génocidaire comme Eichmann est en effet moins à chercher dans la structure totalitaire d'un régime politique que dans la vision du monde capable de susciter un fanatisme exterminateur. Or, Arendt écarte tout élément pourtant avéré allant dans ce sens, comme le mot d'Eichmann à ses hommes à la fin de la guerre, qui manifeste son fanatisme nazi : « Je sauterai dans ma tombe en riant, car c'est une satisfaction extraordinaire pour moi que d'avoir sur la conscience la mort de cinq millions de Juifs. » Elle tourne en dérision son propos et le réduit à une « pure rodomontade[10] ». En définitive, il conviendrait mieux de parler, à propos du Eichmann d'Arendt, d'un parti pris délibéré plutôt que d'une erreur d'interprétation.

Après Cesarani, les travaux de la philosophe et historienne allemande Bettina Stangneth sur la période argentine d'Eichmann ont également fait date, qui relèvent à travers les textes les talents de manipulateur d'Eichmann, son cynisme et son amoralité. Celle-ci a en effet montré comment, à la fin des années 1950, dans ses entretiens enregistrés avec le journaliste Willem Sassen, ancien Waffen-SS néerlandais, Eichmann avait construit un long argumentaire révisionniste, minimisant son rôle dans la mise en œuvre de la « Solution finale » et dans l'ampleur de l'extermination. Dans

son esprit, il s'agissait de préparer un possible retour en Allemagne, le procès qui se serait ensuivi, et il avait rédigé en ce sens une lettre destinée au chancelier Adenauer.

Cependant, croyant venue la dernière séance de leurs entretiens, Eichmann n'avait pu s'empêcher de réaffirmer sa vraie nature et ses convictions. Le « bureaucrate prudent » qu'il était ou semblait être n'aurait représenté qu'un aspect de sa personnalité. Il s'était alors confié en ces termes à Sassen :

À ce bureaucrate prudent s'était adjoint un... un combattant fanatique pour la liberté de mon sang [...]. Ce qui sert mon peuple est pour moi un commandement et une loi sacrés. [...] Je dois vous dire de bonne foi que si nous avons tué les 10,3 millions de Juifs, j'aurais été satisfait et aurais dit : bien, nous avons anéanti un ennemi[11].

Comme on le voit, le véritable Eichmann était loin d'être sans motif ni conviction idéologiques.

À Jérusalem, celui-ci s'est attaché à ne faire paraître que le bureaucrate et non l'antisémite fanatique aux intentions génocidaires. À cet égard, Arendt s'est faite en quelque sorte, par son interprétation banalisée du personnage, la porte-parole de la stratégie de défense d'Eichmann et de son avocat. Ce point est bien souligné, après Hilberg et Cesarani, par la philosophe Isabelle Delpla. Celle-ci montre que l'Eichmann qui ne pense pas est une création de sa défense judiciaire, qui visait à nier l'« élément intentionnel du crime[12] ». Isabelle Delpla évoque opportunément à ce propos un échange qui eut lieu lors de la session 107 du 24 juillet 1961[13]. Celui-ci mérite, par son importance, d'être précisément évoqué.

Au juge Landau qui lui demande :

Quel était votre point de vue sur la vision nationale-socialiste selon laquelle les Juifs devaient être éloignés de l'Allemagne ?

Eichmann répond :

Durant les années 1934-1935, je n'y ai pas du tout pensé ; en 1937 seulement[14]...

Hannah Arendt, qui avait quitté Jérusalem dès le 7 mai 1961 pour rejoindre Jaspers à Bâle, n'a pu assister à cette audience. Mais elle a lu plus tard une partie des minutes du procès, et il est possible que ce soit cet échange qui lui ait suggéré l'idée d'une absence de pensée d'Eichmann. Ce dernier, dans la suite de la session, laisse entendre que l'idée d'éloigner les Juifs de l'Allemagne lui serait venue de la lecture d'un ouvrage sioniste, et donc que c'étaient les Juifs eux-mêmes qui souhaitaient alors quitter l'Allemagne.

Les recherches récentes de l'historien Fabien Théofilakis sur les quelque huit mille pages rédigées à Jérusalem, avant et durant son procès, par ce « graphomane exceptionnel » qu'est Eichmann, nous confirment qu'il a déployé une véritable stratégie de défense[15]. De fait, celui-ci s'implique entièrement dans la conduite de sa défense et désigne son procès, dans ses notes personnelles, comme un « combat[16] ». Théofilakis propose de lire ces notes comme « des écrits de guerre », armes discursives par lesquelles l'accusé livre son dernier combat contre les ennemis du Reich[17]. Étonnamment, ces milliers de feuillets n'ont guère été utilisés par les historiens. Une raison majeure, selon Théofilakis, tient à l'influence exercée sur les esprits par le Eichmann à Jérusalem d'Arendt : « l'auteur des Origines du totalitarisme a vu le Eichmann qu'elle est venue chercher[18] ». Peut-être la formulation va-t-elle trop loin. Ce qui est certain, c'est qu'Arendt a vu

le Eichmann que sa propre conception du national-socialisme et de la modernité, déjà fixée dans ses principales lignes dès les derniers chapitres des Origines du totalitarisme, lui permettait de voir.

Que l'interprétation arendtienne de l'absence de pensée et de la « banalité » d'Eichmann, dont Johann Chapoutot souligne qu'elle est « presque devenue une doxa », ne corresponde pas à la réalité du personnage apparaît aujourd'hui comme une vérité acquise[19]. Il reste à déterminer ce qu'Arendt serait « venue chercher » à ce procès ou ce qu'elle y aurait trouvé pour forger son interprétation. Fabien Théofilakis estime qu'elle a voulu y voir une « confirmation de sa théorie du totalitarisme[20] », tandis qu'Isabelle Delpla conclut qu'il s'agit pour Arendt de disculper la pensée, par une forme moderne de théodicée : « si Eichmann ne pense pas, la pensée est sauvée[21] ».

Il semble difficile au premier regard de soutenir qu'Eichmann à Jérusalem aurait été conçu comme la confirmation des Origines du totalitarisme puisque, sur la question du mal, Arendt a explicitement, selon sa remarque à Scholem, « changé d'avis », au risque de paraître se contredire. Elle ne parle plus, comme on le sait, de mal radical mais de banalité du mal. Néanmoins, nous pensons, comme l'historien, qu'il y a une continuité de vision sur le fond dans son interprétation du national-socialisme[22].

En ce qui concerne l'interprétation d'Eichmann à Jérusalem comme une « théodicée moderne », elle se heurte à des difficultés plus sérieuses. Isabelle Delpla estime que le fait d'attribuer une absence de pensée à Eichmann permet de conclure que « la confiance en la pensée peut être restaurée » et que « le salut qui nous éloigne et console du mal » peut être « trouvé dans la philosophie »[23]. Or, ces conclusions ne s'accordent pas avec les thèses antiphilosophiques de La Vie de l'esprit, où ce n'est pas la philosophie comme telle, démantelée et jugée disparue, qu'Arendt entend sauver. Isabelle Delpla précise son propos en ne parlant plus de la philosophie en général, mais de la philosophie allemande et, plus particulièrement encore, de « Kant, Heidegger, Jaspers[24] ». Cependant, nous le montrerons, Arendt est bien éloignée de défendre la philosophie de Kant dans son reportage sur le procès de Jérusalem. La référence à Jaspers est également discutable. La façon dont Arendt oppose, à la suite de Heidegger, la « pensée » à la philosophie montre qu'elle ne cherche plus à promouvoir la philosophie de Jaspers comme elle le faisait en 1946. Ce n'est donc ni la philosophie allemande en général ni Kant, ou Jaspers en particulier, mais bien Heidegger qu'Arendt entend désormais défendre.

Dans le face-à-face qu'Arendt met en place, du Eichmann à Jérusalem au discours de 1969 et à La Vie de l'esprit, ce qui est à sauver, c'est la figure antagoniste de celle d'Eichmann, celle du « penseur [...] à l'écoute de l'appel de l'être », à savoir Martin Heidegger. En ce sens, les trois écrits cités s'inscriraient moins dans une théodicée que, pour parler ironiquement, dans une heideggérodicée. Car c'est bien le « roi caché » dans le royaume du penser qu'Arendt va entreprendre de disculper de ses responsabilités dans la légitimation du mouvement nazi. »

« Arendt, pour sa part, soutient dans sa laudatio de 1969 qu'il existerait, chez « presque tous les grands penseurs », un « penchant au tyrannique » et à frayer avec les Führer. Cela expliquerait le recours à Hitler pour Heidegger et le recours à Denys pour Platon. Seul Kant se voit exempté de ce penchant[25]. L'hitlérisme du recteur de Fribourg viendrait en quelque sorte confirmer historiquement sa supposée grandeur. Arendt glose ici l'affirmation auto-disculpante du petit texte de 1947 intitulé L'Expérience de la pensée : « Qui pense grandement doit se tromper grandement[26]. » Arrivé à ce point du discours d'Arendt, l'engagement nazi de Heidegger

n'apparaît plus comme un problème. Elle va en effet jusqu'à écrire que « pour ce petit nombre [les grands penseurs], peu importe, finalement, où peuvent les jeter les tempêtes de leur siècle[27] ». »

Cette façon de magnifier Heidegger en « grand penseur », en dépit ou plutôt à cause de son nazisme même, s'accompagne d'une conception historiquement et intellectuellement faussée du national-socialisme. Arendt ne veut voir en effet dans Auschwitz et le génocide des Juifs qu'une « politique permanente de dépeuplement[33] » ! Elle se refuse à y reconnaître la traduction en actes d'une vision du monde, élaborée et légitimée – dans des registres de langage différents mais qui plus d'une fois se croisent et se recourent – tout à la fois dans les écrits des idéologues et acteurs directs du nazisme comme Alfred Rosenberg et Adolf Hitler, mais également dans les œuvres de l'« élite » intellectuelle du mouvement exemplairement représentée par Martin Heidegger et Carl Schmitt. Dans la vision arendtienne, l'intentionnalité du génocide des Juifs d'Europe s'estompe au profit d'une conception fonctionnaliste indéfiniment reprise après elle, pour laquelle l'extermination nazie n'aurait fait que porter à son paroxysme et à son point de rupture la dévastation de la modernité technicienne[34].

Arendt aura ainsi pu passer, sans se contredire sur le fond, d'une interprétation du totalitarisme nazi comme expression d'un « mal radical » dont l'« absence de patrie » de nos sociétés modernes serait porteuse, à la description des acteurs de l'extermination comme de simples exécutants, dépourvus de tout motif, incarnant la « banalité du mal ». Une conception fonctionnaliste qui anticipe les thèses sur la modernité de Zygmunt Bauman et de bien d'autres auteurs. »

« Prenons un exemple : l'une des thèses les plus provocatrices et controversées du livre consiste dans la mise en cause des victimes elles-mêmes, les Juifs, qui, par leur passivité et pour certains leur collaboration avec les autorités nazies, auraient, selon Arendt, considérablement facilité la tâche des exécuteurs. En ce qui concerne la passivité supposée des victimes, elle laisse au procureur Hausner la responsabilité d'avoir lui-même posé la question. Il aurait ainsi voulu exploiter, selon Arendt, « le contraste entre l'héroïsme des Israéliens et l'humble soumission des Juifs allant à la mort[38] ». Elle limite en effet le rôle du procureur à celui de porte-parole des intentions politiques qu'elle prête, dans la tenue du procès, au Premier ministre d'Israël, David Ben Gourion. Une accusation grave, qui réduit la signification du procès d'Eichmann à représenter moins un acte de justice qu'une instrumentalisation politique par l'État d'Israël et son Premier ministre, présenté comme le « metteur en scène invisible des débats[39] ». »

« Or, sur un sujet aussi sensible que l'attitude des victimes, la façon dont Arendt rend compte de l'interrogatoire et de la déposition des témoins est doublement contestable. Elle affirme que Gideon Hausner « demandait à tous les témoins : “Pourquoi n'avez-vous pas protesté ?”, “Pourquoi êtes-vous monté dans le train ?” », et elle conclut plus loin que « le tribunal ne reçut aucune réponse à cette question bête et cruelle »[40]. En réalité, comme l'a démontré Stewart Tryster, ancien président du Steven Spielberg Jewish Film Archive à l'Université de Jérusalem, et qui a « passé plusieurs jours à éplucher la transcription du procès », « sur une centaine de témoins », il n'y en a que « quatre à qui une question semblable fut posée ». En outre, loin d'avoir laissé sans réponse l'interrogation du procureur Hausner, « tous fournirent des explications[41] ». »

« Arendt les désigne en effet comme de véritables co-responsables dans la mise en œuvre de l'extermination de leur peuple. Placer en outre un tel réquisitoire dans un chapitre consacré par son

titre à la conférence de Wannsee où fut organisée leur extermination a quelque chose de choquant. Certes, l'action des conseils juifs méritait un examen historique et critique qui a depuis largement été mené à bien[49]. Cependant, la façon péremtoire et virulente dont Arendt accable les victimes va bien au-delà de cette exigence et frise la diffamation.

L'auteur d'Eichmann à Jérusalem prend les plus grandes libertés avec la vérité historique lorsqu'elle va par exemple jusqu'à affirmer, en conclusion de son chapitre, que Heydrich, le principal maître d'œuvre de la « Solution finale », serait lui-même « demi-juif »[50]. C'est présenter comme une réalité une rumeur que les historiens ont toujours considérée comme sans fondement[51]. En outre, parler comme elle le fait de « demi-juif », c'est reprendre explicitement une dénomination nazie, fondée sur la classification raciale établie par les lois de Nuremberg. Du point de vue de la Halakha, c'est-à-dire de la loi juive, on est juif ou on ne l'est pas, mais on ne saurait être « demi-juif ». C'est un fait qu'en créant les ghettos et en imposant l'existence de « conseils juifs » (Judenräte) les nationaux-socialistes ont sciemment œuvré de façon à contraindre les Juifs de participer à l'organisation de leur propre extermination. Pour autant, la responsabilité de cette manière de procéder revient à ceux qui l'ont imposée par une violence sans merci, les nazis eux-mêmes. Et nous avons vu Heidegger lui-même se rendre moralement complice du procédé lorsqu'il fait l'éloge en 1941, dans ses Cahiers noirs, de l'« auto-extermiation » programmée de l'adversaire comme représentant l'acte « le plus haut » de la politique[52]. C'est pourquoi, à la différence de ce qui a pu se produire dans les pays occupés par la Wehrmacht, il apparaît contestable de parler, dans cette situation forcée, de collaboration, puisque les membres des conseils juifs dans les ghettos étaient tôt ou tard, comme tous les Juifs, promis à une mort certaine. Le cas de Benjamin Murelstein, dernier responsable du [Conseil juif](#) du [camp de concentration de Theresienstadt](#) et seul doyen d'un Judenrat rescapé de la Shoah, comme le souligne Claude Lanzmann dans le film d'entretiens qu'il lui a consacré, *Le Dernier des injustes*, apparaît à cet égard comme une exception.

Or, le témoignage de Murelstein précise et rectifie bien des choses. Il décrit un Eichmann soufflant le chaud et le froid, faisant irruption dans son bureau un revolver pointé sur lui, prêt à tirer, pour exiger que l'émigration des Juifs autrichiens continue[53]. Il dit la peur qu'il ne fallait pas montrer. Murelstein s'étonne que le procès d'Eichmann à Jérusalem, auquel il n'a pas été appelé à témoigner bien qu'il se soit mis à la disposition des juges et leur ait envoyé son livre sur Eichmann et Theresienstadt[54], ait conduit à conclure que la participation d'Eichmann à la Nuit de Cristal n'avait pu être établie. Lui-même rapporte que, dans la nuit du 9 au 10 novembre 1938, arrêté alors qu'il se rendait à la synagogue de la Seitenstetengasse où se trouvait le consistoire central de la communauté juive, il a pu voir une troupe de maintien de l'ordre de la SS, en uniformes feldgrau, en train de détruire avec application, avec des marteaux et des haches, les objets du culte. Eichmann dirigeait l'opération, une barre de fer à la main, mettant lui-même en pièces les objets de culte dans le temple[55]. On notera cet acharnement contre les synagogues et les objets du culte, preuve du fait que l'antisémitisme nazi n'est pas seulement, comme on le dit trop souvent, « biologique », mais qu'il vise tout autant la religion et l'esprit du judaïsme.

Le même Eichmann réapparaîtra quelques jours plus tard, pour se présenter comme un « protecteur de la communauté » juive, venu en personne, la Nuit de Cristal, pour sauvegarder bâtiments et bureaux. Murelstein conclut en ces termes : « Le fait est que l'image d'Eichmann, lors du procès, a été complètement faussée. Comme par exemple la théorie de Mme Arendt, selon laquelle Eichmann était banal, c'est risible ! Lui,... banal ? Eichmann, banal... Par exemple, la facette du Eichmann corrompu n'a absolument pas été démontrée. »

La façon dont Arendt évoque Murelstein dans son Eichmann participe également de la face sombre de son reportage. Elle fait de lui l'un des « anciens associés juifs à l'émigration » d'Eichmann, et elle fait mine de s'étonner de ce que l'avocat d'Eichmann, le Dr Servatius, n'ait pas mentionné ce fait pour remettre en question « le tableau général dessiné par l'accusation, avec sa distinction claire entre bourreaux et victimes[56] ». Lorsque nous pensons aux conditions dans lesquelles Murelstein était contraint d'agir à Vienne, nous pouvons estimer que le fait de le présenter comme un « associé » d'Eichmann au moment de l'émigration forcée des Juifs d'Autriche frôle également la diffamation. Si le Dr Servatius n'a pas invoqué Murelstein, n'est-ce pas parce qu'il savait, comme Eichmann lui-même, que cela aurait pu conduire la Cour à le convoquer, puisqu'il était en vie, comme témoin – un témoignage qui n'aurait, de toute évidence, pas plaidé en faveur de la défense d'Eichmann. »

« C'est à partir de la vision heideggerienne de la modernité qu'elle interprète le nazisme et l'action d'Eichmann. Cette réalité a jusqu'à aujourd'hui été masquée par le fait qu'elle utilise à plusieurs reprises en 1955, dans une addition au douzième chapitre des Origines du totalitarisme, l'expression kantienne de « mal radical ». On n'a pas vu suffisamment qu'elle attribuait à ces mots un sens qui n'avait plus rien de kantien. Arendt historicise le « mal radical » et elle le rapporte à ce que Heidegger a stigmatisé comme une absence de sol et de patrie de l'homme moderne.

Portée par la conception heideggerienne de la technique, Arendt en vient à considérer les camps comme les « laboratoires » où aurait été expérimentée, de façon radicale, la condition de l'homme de nos sociétés égalitaristes, qu'elle considère comme atomisées. Devenus superflus, les hommes y seraient frappés d'isolement (loneliness) et d'abandon (Verlassenheit). Ils seraient coupés même de leur « soi ». Ce diagnostic tout heideggerien la conduit à préconiser une forme de salut, fondée sur une vision superficiellement séduisante, mais heideggerienne également, de l'être en commun (Mitsein). Cette vision l'entraîne à concevoir un paradigme de la polis qui exclut la majeure partie de l'humanité : jadis l'esclave, l'étranger, le barbare, aujourd'hui le travailleur, l'employé, bref, la multitude de ceux que n'immortalise pas la grandeur héroïque de l'agir politique.

Or, il s'agit d'un diagnostic erroné. Ce ne sont ni la conquête de l'égalité sociale, ni l'émancipation moderne de l'homme individuel qui ont engendré le national-socialisme. Quant au remède, nous pouvons nous demander s'il ne risque pas de paver la voie au retour, sous d'autres formes, du même mal.

Avec le procès d'Eichmann, Arendt a vu qu'une période nouvelle s'ouvrait dans la perception du phénomène national-socialiste. Tandis qu'elle traitait séparément, en 1951, de l'antisémitisme et de la domination totalitaire, elle a compris que, désormais, la destruction des Juifs se trouverait légitimement mise au centre de la perspective. Or, comme elle le faisait déjà dans Les Origines du totalitarisme, elle écarte tout examen de la spécificité de la vision du monde, de la Weltanschauung nationale-socialiste. Actualisant le schéma explicatif déjà élaboré une décennie plus tôt, pour l'appliquer cette fois à Eichmann, elle décrit un exécutant, un bureaucrate sans motif ni pensée qui obéit tout simplement aux ordres. Arendt ne voit, ou ne veut pas voir l'antisémite fanatique qui travaille au salut de son sang et à la domination sans partage de son Volk. »

« L'essai sur le procès d'Eichmann aurait dû être l'occasion de préciser le concept d'humanité. Au lieu de cela, Arendt propose un étrange réquisitoire. Elle se met à la place du procureur et prononce

qu'Adolf Eichmann doit être pendu pour avoir refusé « de partager la terre avec le peuple juif et les peuples d'un certain nombre d'autres nations[7] ». Voici donc ce qu'elle entend sous le nom d'« humanité » : le droit des peuples à « partager la terre », ou encore celui d'« habiter le monde ». Dans cette vision, aujourd'hui susceptible de séduire, car c'est ce langage qui est devenu notre nouveau « jargon de l'authenticité », il n'y a plus d'individualisation du droit. Il semble donc particulièrement aporétique de vouloir refonder aujourd'hui la défense des droits de l'homme sur les écrits d'Arendt[8]. Comment, en effet, fonder juridiquement les droits de l'être humain, reconnu dans sa valeur et sa dignité tout à la fois individuelles et universelles, qui subsistent indépendamment de tout lieu et de toute appartenance à une communauté dont il a pu être exclu, sur ces seules notions de « peuple », de « terre » et de « monde » ? »

(...)

Comment attendre en outre, de la vision d'Arendt, une défense des droits de l'être humain, quand on connaît sa conception explicitement déshumanisante du travail et du travailleur, son refus de reconnaître comme un droit politique l'aspiration des Américains d'origine africaine à obtenir les mêmes conditions d'éducation que les Américains dits « blancs », et sa critique de la Révolution française et de la Déclaration des droits de l'homme, qui ont pourtant permis l'abolition de l'esclavage ? En réalité, la vision arendtienne ne correspond que trop bien à la contradiction de nos sociétés actuelles : un discours politique qui reprend des « éléments de langage » d'allure démocratique comme le « vivre-ensemble », mais se révèle profondément coupé des réalités sociales, en porte-à-faux avec des inégalités humaines, économiques et sociales chaque jour grandissantes.

De même est-il indispensable de ne pas suivre Arendt dans son incrimination de la logique, qu'elle charge de tous les maux en détournant l'attention de l'examen critique nécessaire du contenu de la vision du monde nationale-socialiste. C'est pourtant bien cette Weltanschauung exterminatrice et génocidaire qui a préparé et réalisé Auschwitz. Ce qui importe n'est pas d'affirmer que cela n'aurait jamais dû se produire, puisqu'une pareille destruction était programmée et inscrite dans cette vision du monde, mais de tout faire pour que cela ne se produise pas à nouveau. Résister s'effectue dans l'action, mais aussi en pensée. Jean Cavailles révoqué de la Sorbonne par le gouvernement de Vichy et continuant à travailler imperturbablement sur son Traité de logique, Jean Cavailles prononçant le 29 novembre 1942, dans le camp où il est interné, une conférence sur « Descartes et sa méthode », manifeste cette rectitude de la pensée accompagnant la Résistance en actes[10].

Comment donc un auteur qui a professé des vues politiques aussi aristocratiques et excluantes que celles développées par Arendt dans ses écrits a-t-il pu être reçu comme susceptible de refonder le « vivre-ensemble », ou même, nous venons de le voir, comme une référence pour repenser les droits de l'homme ? Sans doute comprendrons-nous mieux cette contradiction si nous prenons conscience de la forme d'argumentation indirecte privilégiée par Arendt, laquelle a beaucoup contribué à neutraliser l'esprit critique de plus d'un interprète. En voici deux exemples. Celle-ci suggère, dans Les Origines du totalitarisme, qu'en voulant surmonter des inégalités naturelles qu'elle considère comme insurmontables les États-nations, en quête d'égalité, n'auraient fait qu'aggraver les différences et ouvrir la voie à la radicalisation völkisch. De même laisse-t-elle entendre, dans ses écrits ultérieurs, de Condition de l'homme moderne à l'essai De la révolution, qu'en voulant réaliser l'égalité sociale, la Révolution française et les mouvements modernes d'émancipation qui en procèdent n'auraient fait qu'étendre à la société entière la sujétion de l'espèce humaine aux besoins de la vie et à la nécessité de la nature. Précipitant la venue de nos sociétés d'employés, la démocratisation sociale aurait pavé la voie au totalitarisme. Cette démocratisation marquerait le

triomphe de l'homme au travail, qu'Arendt refuse de considérer comme proprement humain et désigne par l'expression d'animal laborans.

Il s'agit d'une forme de « chantage théorique » par lequel Arendt nous invite à renoncer, dans *Les Origines du totalitarisme*, au principe universel d'égalité, et, dans *Condition de l'homme moderne* puis dans l'essai *De la révolution*, à tout projet d'émancipation économique et sociale.

Or, ce rejet de toute politique fondée sur le principe d'égalité considéré comme un droit naturel, et favorisant l'émancipation humaine, se rattache à des courants d'idées déterminés. Aux xviii<sup>e</sup> et xix<sup>e</sup> siècles anglais et allemands, on mentionnera les contre-révolutionnaires inspirés par les idées de Burke et, dans les premières décennies du xx<sup>e</sup> siècle allemand, la galaxie des révolutionnaires-conservateurs dont Spengler fut l'un des inspirateurs et Moeller van der Bruck l'un des chefs de file.